

L'Accordéoneu

On l'appelait ainsi, l'Accordéoneu¹, depuis son arrivée à Combourg, près du château. Il venait du Nord, là où l'on prononce les mots comme s'ils étaient voilés de brume. Il était parti comme l'un de ses aïeux qui avait embarqué pour le Nouveau Monde, mais lui, Paul-Marie n'était jamais arrivé au port. Sans connaître Chateaubriand, il avait senti que c'était là qu'on l'attendait. Il avait posé son instrument à terre, un bel accordéon, et s'était mis à chanter. Bientôt il fit partie de la ville et sembla se confondre avec les hautes murailles du château. De temps à autre, il se laissait aller à conter des histoires venues tout droit de la terre pavée de son village. Il y était question d'un haut lieu des merveilles, une mare que les habitants avaient baptisée la mer. Curieuse mer, cette mare aux grenouilles où se pressaient les garnements du village avec leurs arcs et leurs flèches sculptées dans le bois souple des saules. On se bagarrait pour une bille, les yeux d'une belle ou un secret de famille.

En fermant les yeux, il revoyait celle pour qui son cœur battait à tout rompre. Elle se prénomrait Annette, avait d'immenses yeux bleus et des mollets ronds. Ses pieds évitaient la corde à sauter maniée par deux camarades qui connaissaient ses penchants amoureux. Il tentait en vain d'oublier la comptine qui faisait ses délices et ses tourments. « Le palais royal est un beau quartier ; toutes les jeunes filles sont à marier. Mademoiselle Annette est la préférée de... Monsieur Christian qui veut l'épouser. Est-

¹ Accordéoniste en langue Picarde

ce bien la vérité ? Oui, non, oui, non... » La corde valsait de plus en plus vite et les deux camarades aux aguets faisaient en sorte qu'Annette marche sur le oui. Toute rougissante, elle donnait un baiser à l'élue qui feignait l'indifférence. Une autre variante était plus cruelle. Paul-Marie était cité en place de Christian et cette fois Annette marchait sur le non. Elle n'accordait aucun regard à celui qui était ainsi rejeté devant tous et Paul-Marie n'avait plus qu'à fuir ces lieux où il n'était pas aimé. Le lendemain, il revenait encore, espérant un miracle : que le oui triomphe et il recevait un baiser. A chaque fois, c'était le dédain et la honte. Quant au beau Christian, il aurait voulu l'étouffer, lui serrer la gorge jusqu'à ce qu'il retombe comme un pantin. Loin de s'imaginer que son fils nourrissait tant de haine, sa mère, Eva la belle le peignait avec amour. Elle le trouvait si beau avec ses boucles brunes qui tombaient en cascades sur sa peau sombre, cadeau d'un gitan de passage car la belle n'était pas regardante pour peu qu'on lui offrît de l'argent et des bijoux. Un jour, l'un de ses amants surnommé Raymond le Sarrasin tant il semblait venir d'un pays solaire, remarqua les yeux noirs désespérés du garçonnet. Il revint le lendemain, non pour sa mère dont il avait reconnu avec le talent la tendance vénale, mais pour le fils. Il lui donna un accordéon et vint chaque jour lui enseigner la manière d'en tirer des accords harmonieux. Il ne manquait pas d'apporter quelques offrandes à la mère, des œufs, des poulets, des objets d'osier dont un magnifique fauteuil où Eva se reposait avec délices.

Ces jours furent pour l'enfant les plus beaux de sa jeune vie. Vint enfin le moment où il put accompagner Raymond qui était de première force au piano du pauvre. Perles de Cristal, Roses de Picardie furent les sommets d'un répertoire qu'il enrichissait chaque jour.

Il avait presque oublié Annette. C'est elle qui vint à lui. Elle se présenta avec un bouquet de fleurs et un lapin en

chocolat qui lui avait été donné pour Pâques. Elle fit sonner deux gros baisers sur ses joues avant de lui demander de jouer pour elle. Ce jour-là, Paul-Marie joua comme un dieu. Ses doigts légers volaient sur les touches. Il ne sentait plus le poids de l'appareil. Il en vint même à danser. La clairière qui abritait le wagon désaffecté qui leur tenait lieu de maison était illuminée. Un artiste était né.

Annette éblouie lui glissa un billet de mille francs. C'était lui dit-elle un acompte pour la fête anniversaire de Christian. A l'énoncé du prénom, elle devint si rouge que Paul-Marie en blêmit. A dater de ce jour, il comprit que la belle Annette ne serait jamais à lui. Il fit de son accordéon son compagnon de douleur et mit Piaf à son répertoire.

Puis lorsqu'il devint adolescent, il embrassa sa mère, lui promettant de lui envoyer des nouvelles et de l'argent et prit la route pour le Nouveau Monde croyait-il. En fait il s'arrêta en Bretagne profonde, trouvant en cette terre meurtrie le paradis de son enfance perdue.

Il jouait sur la place du village. Sous ses doigts agiles, l'accordéon devenait un orchestre à lui seul. Défilaient les mélodies pleines de romance et des morceaux de sa composition qui plaisaient infiniment aux jeunes filles. Elles étaient projetées dans un univers où elles étaient reines, infiniment gracieuses et désirées. Elles entraient dans le royaume où Annette était Reine. Un jour, le chant s'échappa de sa poitrine et le prénom tabou fut prononcé. Les filles n'en furent pas jalouses. Elles croyaient que Paul-Marie avait voulu rendre hommage à la bien aimée Anne de Bretagne, duchesse en sabots. L'accordéoneu ne voulut pas les détromper, craignant que leur gentillesse ne se transforme en haine. Pour le récompenser des rêves qu'il faisait naître en leur âme, toutes ces dames le gâtaient. Il aimait les galettes de blé noir cuites sur la braise, servies avec un œuf miroir, accompagnées de bolées de cidre. Le gâteau breton au beurre frais, fourré de crème de pruneaux lestait son estomac de jeune homme. Ensuite, il

ne lui restait plus qu'à se retirer dans une cabane nichée au coin d'un bois où il entendait les oiseaux. Parfois des jeunes gens du village lui confiaient une mission. Il partait alors pour donner une sérénade à l'élue de leur choix. Les notes mélancoliques des Amants de Saint Jean créaient une atmosphère romanesque où le rossignol, support musical de la belle voix de Luis Mariano, ajoutait une note de mystère et d'amour. Puis il enchaînait les mélodies du moment. Bonsoir Lili obtenait un vif succès. Le petit bonheur, Une chanson douce s'égrenaient dans l'air du soir. Lorsqu'elles aimaient le donneur des sérénades, les belles se montraient généreuses. Un petit panier où nichaient des douceurs dans du papier d'argent en compagnie de billets de banque descendait de la fenêtre du haut pour récompenser le musicien. Grâce à ces dons, il pouvait subvenir à ses besoins et envoyer des subsides à sa mère vieillissante. Cependant il n'avait pas que des amis. Des joueurs de vielle jadis pressentis pour les sérénades le regardaient d'un mauvais œil. Un jour il fut si bien rossé qu'il resta pantelant dans son refuge et qu'il y serait peut-être mort si une jeune fille n'avait pas eu besoin de ses services. Elle voulait le retenir pour son mariage. Loin de s'enfuir et de le laisser à son triste sort, elle entreprit de le soigner. Lorsqu'il fut capable de se tenir debout, elle le fit chercher en carriole et lui donna une chambre chez elle. Son père était le maire de Combourg ce qui conforta son rétablissement. Des médecins s'employèrent à lui rendre sa vitalité d'antan.

Il fut traité comme un hôte de marque, ce à quoi il fut très sensible. Il avait si souvent eu l'impression d'être un paria que cette aventure devenait un conte de fées. Gwendoline, la future mariée, fit venir un tailleur qui lui confectionna un magnifique costume pour les noces. Elle en profita pour lui constituer une véritable garde-robe, insistant sur le fait qu'il fallait concevoir des modèles solides et élégants à l'image du célèbre musicien de la ville.

Un bottier se pencha sur ses pieds afin de lui confectionner des chaussures de ville. Une paire de chaussures de marche, solides et légères, fut également programmée.

Le jour de la noce, il apparut aux yeux de tous comme un homme infiniment beau, ce que l'on avait ignoré jusque-là tant son accoutrement le desservait. Il joua à la perfection, se surpassant, donnant une âme à ce qui serait resté une noce de campagne. Le cœur des belles se mit à battre pour l'accordéone. Bien des parents s'en aperçurent et quittèrent tôt la soirée pour ne pas donner prise à un engouement qui mènerait leur fille à une catastrophe. On ne donne pas sa fille à un vagabond même s'il est un merveilleux musicien. Les doigts agiles de Paul-Marie volaient sur les touches de l'appareil qui n'avait jamais autant mérité son nom de piano du pauvre.

Il souriait mais n'était pas dupe du rejet qu'il subissait. C'est pourquoi après être resté plusieurs jours auprès de Gwendoline et de son époux afin d'accompagner leur lune de miel d'airs célestes ou charmants, il leur dit adieu et prit la route, se dirigeant vers un lieu où coulait une rivière.

Après quelques jours de marche qui lui parurent très aisés du fait de la légèreté de ses chaussures, il arriva sur les berges d'un canal animé par le va-et-vient des péniches. Ce spectacle lui était familier car il lui arrivait souvent, dans le Nord, d'admirer ces bateaux marchands sur la Scarpe ou l'Escaut. Cette fois, il s'agissait des canaux d'Ille et Rance et la perspective était admirable. Il salua les mariniers au son de La chanson des Blés d'Or. Il enchaîna ensuite avec le ptit Quinquin qu'il chanta avec infiniment de douceur. Une péniche s'arrêta. Elle était vermillon et son nom Maroussia était écrit en lettres d'or. Un couple se détacha pour l'applaudir. Leur jeunesse et leur beauté auréolaient la scène d'une tendresse infinie. A la fin de la sérénade, les applaudissements crépitèrent et

Paul-Marie fut invité à bord. Il prit place sur un canoë et se hissa sur le pont à l'aide d'une passerelle.

Lorsqu'ils apprirent qu'il n'avait pas d'itinéraire précis à respecter, les jeunes mariés le convièrent à les accompagner jusqu'à la mer. Ils devaient livrer au port des barriques de vin destinées à l'Angleterre. Ravi de l'aubaine, Paul-Marie les remercia en chantant une romance consacrée aux mariniers. Ses belles boucles brunes flottaient au vent, offrant un contraste avec la belle chevelure blonde de Yann, le patron de la péniche.

Sa femme, Marina, portait un prénom qui la prédestinait à sa vie actuelle. Très enjouée, elle faisait passer sa beauté au second plan. Véritable alouette, elle ensoleillait l'habitat exigu du bateau marchand par son activité incessante, ses réussites culinaires et la propreté extrême de la maison sur l'eau qu'elle adorait au même titre que Yann, rencontré un jour dans un bal où il avait fait une brève apparition. Elle était repartie à son bras et avait fait prévenir sa famille qu'elle avait trouvé l'homme de sa vie et le bonheur. Depuis, elle naviguait sans jamais se lasser, inscrivant son amour dans les tâches ménagères et la joie de la danse lorsqu'ils faisaient relâche.

Paul-Marie eut rapidement l'impression très agréable et nouvelle de faire partie de la famille, d'être une sorte de grand frère voyageur que l'on reverrait avec plaisir. Le voyage lui parut court car ils touchèrent au port, Saint-Malo, la ville corsaire qui avait tant préoccupé les Anglais. C'est avec un peu de tristesse qu'ils se séparèrent. Chacun devait mener sa vie, suivre l'étoile du destin qui lui était propre. Son sac sur le dos, le précieux instrument sur le cœur, Paul-Marie se promena sur les remparts. Il regarda avec tendresse le tombeau de Chateaubriand et admira la fougue des vagues qui venaient se briser sur la digue. Après le château de Combourg, la ville natale du poète romancier, grand voyageur. Il se promena également dans la ville intra muros, se restaura dans une magnifique au-

berge A La Duchesse Anne. Il y mangea une soupe de poissons, des homards à l'armoricaine et dégusta une part de tarte tatin. Il lui restait encore quelques pièces d'or qu'il dépensa en payant d'avance une chambre dans un hôtel agréable où il se reposa d'avoir tant marché. Remarquant que la présence des musiciens était tolérée et appréciée, il joua maintes fois dans les rues étroites, rivalisant avec d'autres artistes qui ne manifestaient à son égard aucune animosité. Les passants se montraient parfois généreux et il engrangeait les pièces et les billets qu'il gérait avec parcimonie, n'oubliant pas d'envoyer quelques subsides à sa mère. Il put ainsi réunir une somme rondelette qui lui permettrait, s'il le souhaitait, de prendre la mer et de courir sa chance à l'étranger. Il hésitait sur la destination, optant soit pour les Antilles soit pour l'Irlande dont il ne connaissait pas la langue. Il allait finalement se décider pour les Antilles lorsque Marina vint le voir en pleurant. Yann avait été tué par erreur dans une rixe. Un marinier ivre croyant reconnaître en lui un rival amoureux le provoqua de sa lame. Yann eut beau lui jurer qu'il n'était pas la personne concernée, son adversaire n'en tint pas compte et lui planta un couteau dans le cœur. Marina s'en remettait à son ami car elle ne savait que faire. Incapable de diriger seule la péniche et de mener à bien les affaires, elle sollicitait l'aide de Paul-Marie car elle ne connaissait personne en qui elle puisse avoir confiance. Paul-Marie ne parla pas de ses projets par décence et suivit la veuve dans la péniche du bonheur. Elle était toujours aussi belle avec sa peinture pourpre et ses lettres d'or. Il lui semblait qu'elle s'auréolait à présent de l'âme du beau Yann.

Ils partirent à l'aube, Paul-Marie bien décidé à ne pas quitter son moyen d'existence. Il ne connaissait pas le commerce et comptait pour subsister sur son talent. Lorsqu'il apercevait une agglomération, il s'arrêtait, prenait son instrument et s'en allait seul à la rencontre de son public. Il accepta de jouer dans des bals, regagnant la

péniche au petit matin, fourbu et chargé de cadeaux pour la belle Marina qui lui souriait bravement en dépit de son énorme chagrin. Elle lui confia un jour qu'elle ne pourrait pas tenir davantage et qu'il valait sans doute mieux qu'elle rejoigne sa famille. Elle vendrait la Maroussia si ses parents l'exigeaient. Sinon elle la garderait en souvenir de son bel amour. Paul-Marie approuva ce choix, lui jura de prendre garde à lui. Il lui enverrait de l'argent afin qu'elle ne connaisse pas une trop grande dépendance vis-à-vis de ses parents puis il partit, tournant le dos à la mer vers un terroir dont on lui avait beaucoup parlé à Saint Malo comme d'une terre de légende.

Il marcha longtemps, s'arrêtant peu car il brûlait d'arriver le plus rapidement possible en Brocéliande.

A proximité de la fontaine de Barenton, il entendit une musique céleste. Dissimulé derrière les genêts, il aperçut un homme à la stature imposante qui jouait admirablement d'un instrument qu'il identifia sans peine, l'ayant vu sur les étalages des boutiques spécialisées : il s'agissait d'une harpe celtique. L'artiste caressait amoureusement ses cordes, un genou en terre, et chantait à l'adresse d'une mystérieuse amante. Lorsqu'il partit, Paul-Marie resta longtemps à la même place, pétrifié. Les sons qui émanaient de son accordéon lui apparaissaient bien dérisoires. Il charmait un public populaire, conquis d'avance, il n'était nullement en mesure de rivaliser avec un tel artiste. Sa vie lui apparut brusquement vide, dénuée de sens. L'accordéoneu ! Ce titre qui jadis le glorifiait le renvoyait à présent à une image floue, celle d'un pauvre type, presque un mendiant à qui l'on offrait de l'argent et des subsides par pitié. Il posa son instrument sur un bouquet de bruyère, s'approcha de la fontaine, s'aspergea le front de son eau fraîche. On calmait les fous, avec cette eau limpide. Peut-être retrouverait-il la raison. Il lui suffisait de cesser de se prendre pour un artiste. Il tourna résolument le dos à la fontaine et prit la direction du village de

Tréhorenteuc, délesté de cet instrument qui n'était qu'un leurre. Par chance, au cœur de la ville, juste en face de l'église, une maison de pierre répartie en trois bâtiments était à louer. Le corps du bâtiment abritait un métier à tisser. Derrière la petite maison d'habitation, un four à pain attendait pâtes à pain et pâtisseries.

Paul-Marie se promit de changer de vie. Plus d'errance à présent. Il se devait de gagner son pain à la sueur de son front. Il se jura d'apprendre à tisser et à cuire des fournées. Dans cette perspective, il se coucha dans un lit breton. Derrière les draperies brodées, il dormit sans rêve. Au réveil, il alla prendre son petit déjeuner au café du village. Un homme cherchait un ouvrier à l'embauche pour débarquer le bois. Il proposa ses services, avouant néanmoins qu'il n'avait jamais fait un tel travail. « Tope là, mon gars dit cet homme jovial en lui tendant une main crevassée. Si tu n'es pas fainéant, tu seras mon homme ! » Ils prirent la route de la forêt mais cette fois, il n'y eut pas de place pour la rêverie et le chant. Il fallait tenir la bride des chevaux qui traînaient d'énormes billes de bois abattues par les bûcherons. Le temps passa à une vitesse vertigineuse. Jour après jour, Paul-Marie tint la cadence. Il fut récompensé à la fin du débardage par une belle liasse de billets qu'il répartit pour moitié à destination de sa mère et de Marina. Il avait souvent pensé à la belle marinière en guidant les chevaux. A présent, il serait capable d'aider les chevaux au passage du chenal, lorsqu'il fallait franchir les écluses. Son cœur battait à l'évocation de cette jeune femme mais il feignait de ne pas l'entendre. Elle était à un autre. Fût-il mort, il ne devait pas le trahir. Tout en cheminant, il passa sans l'avoir voulu à la fontaine de Barenton. Son accordéon était toujours à la même place. Il s'agenouilla et pleura. Ainsi son instrument n'avait-il pas trouvé preneur, comme lui. En murmurant des paroles qui étaient une demande de pardon, il se réappropria

l'instrument et reprit la route du retour avec l'impression d'avoir déniché un trésor.

Il déposa l'accordéon au pied de son lit et rêva. Il s'endormit assis sur sa chaise. L'aube le trouva dans cette position étrange. Il prit l'instrument et joua un air qu'il improvisait. Il était doux, noble et plein de poésie. Il donna un nom à cette création, Murmures d'argent, et s'empressa de noter la partition. Etait-ce le séjour auprès de la fontaine ? L'instrument semblait doté d'un pouvoir créateur qui tenait de la magie. Sans se désunir, Paul-Marie créa une véritable symphonie dédiée à la forêt où couraient tant de légendes, la rencontre de Merlin et de Viviane, le chevalier noir, Yvain le chevalier au lion sans oublier le miroir aux fées et la lande maîtresse où Morgane guettait les âmes perdues des amants déçus. Il joua durant plusieurs semaines, notant fébrilement ce qui lui apparut comme un véritable opéra. Il faisait de courtes pauses pour se nourrir de pain et de lait ribot. Lorsque sa tâche fut achevée, il dormit plusieurs jours d'affilée. Au réveil, il eut la surprise de trouver sur la table récemment cirée un bol de café fumant et des tartines comme il les aimait, épaisses et beurrées. Une dame d'une quarantaine d'années coiffée de dentelle lui souriait. Pour toute explication, elle lui dit qu'elle était au service de Monsieur le Curé et que ce dernier avait jugé bon qu'elle tienne la maison d'un musicien qui jouait des airs célestes. Après sa toilette il enfila des vêtements fraîchement repassés, parfumés à la lavande. Dans l'après-midi, Monsieur le Curé vint lui rendre visite. Le brave homme lui proposa de jouer à l'église le dimanche et les jours de fête, y compris les jours de pardon. « Les paroissiennes sont très généreuses ajouta-t-il. Je crois que votre musique leur fera tutoyer les anges. » Ces derniers mots avaient valeur d'oukase ; aussi Paul-Marie ne songea-t-il, en aucune manière, à refuser une offre aussi apaisante. Sans se l'avouer, il prenait plaisir à connaître le confort grâce aux efforts de Dame